

Bon voyage...

« Bon voyage » ? Pourquoi ils me disent ça ? « Bonne course », ils veulent dire ?...

Courmayeur. Et c'est parti ! Enfin... Une année d'attente, une année d'espoirs. A imaginer les sommets, la ligne de départ et d'arrivée à chaque entraînement, quand la piste est monotone, quand le souffle manque, quand l'effort fait mal. Le pied du premier col ne traîne pas, on s'élanche à l'assaut de la montagne. Il fait splendide, et tous grimpent vaillamment, encore pleins d'assurance et d'énergie, toutes voiles gonflées par la musique galvanisante et les images du départ. Le paysage défile sous le soleil rayonnant, forêt, alpages, déjà le dernier raidillon avant de franchir le col, on y est. La joie d'arriver au-dessus fait oublier un instant que ce n'est que le premier d'une longue, très longue série. Déjà la descente, bientôt La Thuile, premier ravitaillement, tutti bene sous le soleil.

Avance, avance !

La journée s'étire. Refuge, col, descente, et encore un col raide et très venteux pour finir l'étape. La première étape. J'ai la tête lourde, un peu mal, les yeux fatigués, je me sens vide. Non, pas déjà... Les craintes s'insinuent, vicieuses : je n'ai pas assez dormi la semaine précédente, si j'avais attrapé la grippe qu'avait Renaud ? Si j'avais le mal d'altitude ? Si j'étais mal entraînée, si j'étais devenue incapable, tout simplement ? Une femme me dépasse en fin de montée. Je me sens nulle. Et si je n'arrivais pas au bout ?

Avance, avance !

Valgrisenche. Impossible de manger ces pâtes. Rien ne rentre, j'ai des nausées, et plus de doutes que jamais. Autant aller dormir 2 heures. Mais difficile de dormir vraiment, tout le monde rentre et sort, il y a un bruit fou. Malgré tout il faut trouver de la force de se relever, enfiler ses affaires, se préparer, partir au milieu de la nuit. J'ai aperçu Mercator, La Casta, Luc. Ça reconforte. L'air frais de la nuit me fait du bien aussi, malgré la fine pluie froide. Mais la journée qui commence au milieu de l'obscurité va être longue...

Avance, avance !

Col Loson. A peine fini l'interminable descente qui suit le col Entrelor, il faut déjà attaquer une montée plus grande encore. Cette fois c'est à 3300 qu'il faut s'élever. Je me sens assez faible, je me demande si j'y arriverai. Pourtant il va falloir... Heureusement Alone s'est calé derrière moi, décidé apparemment à suivre mon petit rythme. Ça me rassure. La montée prend des heures, le chemin fait des lacets à n'en plus finir. De petits groupes nous dépassent, mais je remarque que, plus le sommet se laisse deviner et l'altimètre grimpe, plus ils ralentissent comme nous, s'arrêtent sur un rocher pour de courtes pauses. Tout le monde semble ressentir les effets de l'altitude, la longueur du dénivelé. Derniers 100 mètres. Je me sens plus vide que jamais, le souffle court. Encore le doute : et si je n'étais pas faite pour l'altitude ? Moi qui voudrais tellement, qui aurais tellement voulu... ? Je dois reprendre mon souffle tous les dix pas. Alors je pense qu'il n'y a pas de retour en arrière possible, et que cette brèche de pierre est la seule issue par laquelle je peux me glisser vers mes rêves. Tu n'as pas le choix, Isa, mais si tu passes là, tu arriveras à la fin. A cet instant le col se laisse deviner, juste au-dessus, il ne reste presque rien... presque... Enfin, la stèle de pierre, le drapeau jaune, un paysage époustouflant où l'œil se perd sous le soleil. Magnanime, la montagne m'a laissée passer. Je reste quelques instants à la contempler, tandis qu'Alone repart en cavalant dans la descente, et que je reprends mon souffle. Je pense que j'ai une chance. A condition de mordre dedans, et de ne pas desserrer les mâchoires.

« Brava, bravissima ! »... Mais c'est qu'ils se sont tous donné le mot ! Pas un qui nous regarde de travers, comme des étrangers, des touristes. Pourtant, avec tout mon bataclan, ma lampe sur la tête, mon air ravagé... On dirait qu'ils savent tous, qu'ils ont compris. Qu'ils sont fiers, de nous, d'eux, de ce morceau de terre.

Cogne. Il faut déjà repartir. Enchaîner d'une traite l'étape suivant, en dépit de la nuit qui va tomber. Avancer toute la nuit, jusqu'à l'aube. L'obscurité est glacée, le froid transperce les couches, les mains, à mesure que je monte. Mais le ciel est somptueux. Au loin, en haut, au détour de chaque ressaut, les balises brillantes vont se confondre avec quelque étoile trop basse. Il y a du silence à n'en plus finir. C'est ce que j'aime dans cette nuit de montagne, le calme qu'elle impose, la gravité. Ici le monde se tait, il faut en prendre la mesure. Il est beau et sérieux à la fois. Il faut aller chercher toute la confiance en soi pour aller de l'avant, ne pas perdre le cap, se rappeler qu'on doit avancer, et pourquoi. Car être seul, c'est autant une impression qu'une réalité : on peut se sentir désespérément isolé dans une foule, mais se croire à plusieurs, à beaucoup, perdu en pleine montagne. Tout est question de savoir s'accompagner soi-même... Enfin, j'aperçois une lumière, d'abord lointaine, puis proche. Je pousse la porte d'un refuge. Assis à table, James, Pat et les autres. Des amis. Je partage un moment de chaleur avec eux, avant de réattaquer la nuit glacée. Je me sens bien.

Avance, avance !

Donnas. Non, Donnas n'arrive pas. Tu n'y es pas. Il n'y avait que 20 kms pourtant, de Champorcher ? Et ça n'en finit pas, ce chemin qui devait soi-disant être facile, des kilomètres vite gagnés. Abrutie de fatigue, je trébuches, je doute, je maudis, je sanglote de rage. Mercator se trompe ! Y a plus que la distance prévue ! Le but recule, au fur et à mesure que j'avance ! C'est injuste ! Ah oui, injuste ? Et qu'est-ce qui est injuste ? Que tu aies la chance d'être là, quand tant d'autres voudraient... et ne peuvent pas... ? Tu crois vraiment que tu vas y arriver, en ruminant ta colère, ta douleur ? A coup de ressentiment ? Tu crois que ça apitoie quelqu'un, là, ta rage et tes larmes ? Alors pleure si tu veux, mais avance !

Avance, avance !

J'allume mon GSM à la base vie. Je le pose sur la table, pendant que je mange. Il commence sa sarabande, 5, 10, 15, 20 messages ! Je n'ai pas encore fini le premier que mes yeux s'emplit de buée. Les quelques coureurs attablés devant leurs pâtes me regardent étonnés. Je dois avoir l'air folle, à sourire à demi à un écran bleu de quelques centimètres carrés... « Courage, on croit en toi », « Faites-nous rêver », « Tu ne peux pas nous décevoir ». Non. Je ne peux pas. Je dois. Je dois. « Tu vois le visage de Renaud et son sourire », « derrière chaque pierre que tu franchis je suis là ». Je ramasse mes bâtons, je repars dans le soleil brûlant de midi. Ils croient me faire peur, avec leur col ? Mes lunettes noires cachent de petites larmes de rage et de joie mêlées, je ne cherche pas à distinguer. Je sais qu'il y a là une source d'énergie qui ne se tarit pas, et qu'il va falloir y puiser. Je me saoule de tous ces mots reçus, je les laisse fondre sur ma langue comme des bonbons sucrés. Ils agissent comme des décharges électriques, immédiates.

La force et le courage ne t'abandonnent pas. C'est toi au contraire qui les abandonnes, quelquefois. Toi, personne ne t'abandonne. Ils sont tous avec toi.

Refuge Coda. Je monte depuis longtemps sous le ciel bleu. On l'aperçoit tout au loin, tout là-haut. Je me laisse émerveiller. Encore quelques mètres. La cloche sonne à toute volée. Elle sonne pour toi. D'en haut, la vue est saisissante. D'un côté, les montagnes traversées, de l'autre, la plaine, le Piémont. Un autre monde possible... dans une autre vie... Je me dis qu'il faudra revenir dans ce lieu qui me

semble magique, avec les enfants. Quand on aura des enfants. Alors pour distraire la douleur de la longue descente, je me mets à organiser les détails. On ira passer une nuit ou deux. Une nuit, ou deux ? A voir en fonction de la météo. On pourra laisser la voiture au col intermédiaire, pour que ce ne soit pas trop long pour les petits. Leur faire découvrir, mais ne pas les dégoûter. Renaud prendra la petite dans le sac pour bébé, l'aîné pourra marcher, à condition de tout le temps le distraire, pour qu'il ne pense pas à l'effort. Je porterai nos affaires dans un sac à dos, et bien sûr le pique-nique. Important, les détails du pique-nique – concentre-toi sur les détails, Isa. Il faut en faire une fête. Prendre assez de biscuits pour pouvoir faire de petites pauses, quand le moral commencera à lâcher. Qu'est-ce que tu mettras sur leurs sandwiches ?

Avance, avance !

Bon, c'est la dixième descente interminable, et tu crèves de mal aux pieds. La plante, les orteils, les cloches aux talons. Ok, très bien. Et après ? Tu veux t'asseoir sur le bord du chemin, et ne plus repartir ? Tu veux abandonner, c'est ça que tu veux ? Non ? Alors quoi ? Tu crois vraiment que quelqu'un en a quelque chose à fiche, de tes pieds ? Tu ne penses pas que tout le monde a mal ? Et ça vaut la peine d'en parler, si de toute façon tu n'as pas le choix, tu dois marcher dessus ? Bon, alors quoi ?

Avance, avance !

Nous sommes trois. On traverse les cols, écarquillant les yeux pour apercevoir les petits morceaux réfléchissants. Au-delà de la nuit, du sommeil qui pèse des tonnes. Mais les yeux se ferment en marchant, on titube sur les bâtons. Une lumière. Dans un demi-sommeil, j'ai l'impression de voir au loin comme un château de contes de fée, dont l'entrée ressemblerait à une grotte. La réalité est beaucoup plus simple : un spot éclairant vers le haut, un peu en contrebas du col, un abri de plastique héliotreuillé, un feu. Quelques personnes autour qui nous attendent, nous accueillent. Il faut dormir un peu, même si on est encore haut, même s'il fait froid. Dormir 10 minutes. S'allonger, appuyer la tête, fermer les yeux. Une gourmandise... Attentifs, ils offrent du thé chaud, des couvertures, même un lit de camp, installé près du feu. J'oublie la souffrance et le monde pour quelques instants de sommeil. Au réveil, on grelotte. Et pourtant il faut s'en aller, continuer la descente, quitter le feu. Au moment de partir, ils nous disent au revoir, et l'un d'entre eux, le plus prévenant, nous fait jurer qu'on se retrouvera à Courmayeur, avant samedi après-midi. C'est une promesse ? Je soutiens son regard, en lui serrant la main. Je ne le connais pas. Je ne le connaissais pas. Maintenant, je lui ai promis.

Le temps et l'espace ont changé. A perte de vue, des sommets, des vallées, le monde. Quand commencera le jour, quand finira la nuit ?

Chaque refuge passé est un bout de vie qui se découvre. Les gardiens nous accueillent. Heureux de notre visite, ils donnent ce qu'ils ont de meilleur, outre le décor : qui a fait un gâteau, qui sort ses meilleurs fromages, sa grappa. C'est généreux et spontané, comme l'immensité de la montagne. J'arrive vidée dans un de ces refuges, en bonne compagnie de deux anciens PTListes. C'est l'heure du repas de midi, ils ont préparé de la polenta façon valdotaine. On nous fait asseoir, on nous sert des assiettes. Je pense que je ne vais jamais pouvoir avaler ça, je me sens peu capable de manger. Mais ils disent que c'est ça qu'il faut, quand on prétend traverser les cols. Et ils auront raison. Ça me redonnera l'énergie nécessaire. Je songe qu'il y a des hommes et des femmes qui sont nés ici, dans ces montagnes, et qui savent mieux que moi. Je pense qu'il vaut mieux écouter, et cette pensée me rassure.

Le Tor des géants. Des géants de pierre, évidemment. Quant aux petites fourmis qui s'efforcent de les traverser...

Et les kilomètres se suivent. Mètre après mètre. Pas après pas. On entrevoit presque la fin du voyage. Un dernier réveil au milieu de la nuit, les yeux pleurant de fatigue, le corps rompu, les pieds déchiquetés, mais le cœur plus dur que jamais. Ultime lever de soleil, au-dessus du col. Il y en aura eu, des aubes et des crépuscules. En cela, on peut avoir confiance. Les jours se suivent comme ils doivent. Lentement le temps passe. Il faut avoir confiance.

Malatra. Un nom qui sonne comme une illusion, un avertissement, un songe. Le tout dernier col. Le tout dernier. Altier, exigeant, il domine le val, unique brèche de roche qui permet de se hisser pour apercevoir le Mont Blanc. Il est visible de très loin, de très bas, de là où l'on croit encore que ce ne sera pas possible. Il ne se laisse approcher que lentement, très lentement, avec peine pour finir, trébucher dans les cailloux, gravir les derniers échelons dans la pierre. C'est une porte, un seuil. Le seuil vers Bonatti, qui depuis des heures, depuis des jours, sonne dans toutes nos têtes comme le nom du paradis. Paradis que l'on n'osait imaginer, et qui soudain est là, après la douleur de la descente, après plusieurs ressauts, après tout ça.

Bonatti. Au moment où je pose le pied sur la terrasse, je tourne la tête à gauche, quelqu'un y a brusquement atterri en sautant. C'est Wouter, qui semble tombé directement du col. Déjà il faut repartir, il me conseille de ne pas traîner, une femme n'est pas loin, il faut en finir. Je reprends la route avec lui, il restera juste derrière moi, me poussant à courir le plus possible, moi qui ne m'en croyais plus capable, m'encourageant dès que je faiblis. A la dérobée je le regarde, ça semble si facile pour lui... Mais ce n'est plus le moment de se plaindre, et de pleurnicher, crier à l'injustice, en contrebas de la corniche menant de Bonatti à Bertone il y a le val Ferret, et au loin, un peu plus loin... Courmayeur... Plus qu'une descente, une petite descente, cours Isa, ne lâche pas, pas maintenant, tu as une dette envers toi-même, envers chacun des pas qui t'a menée ici, tu dois.

Courmayeur. Ce n'est pas réel. J'ai tellement imaginé ces instants, que ce doit être encore une de ces scènes filmées dans ma tête. Seules les douleurs et la fatigue dans mon corps me disent que ce sont des images au présent. Ça y est. Soudain, dans le soleil, je vois l'église, maman et Renaud qui attendent sur les marches. Maman est émue... Et Renaud. .. Non, ne pas s'arrêter encore, l'arrivée n'est pas là. Encore quelques centaines de mètres à travers Courmayeur, nous volons tous ensemble, rejoints par des enfants qui courent à côté de nous et nous prennent la main. Ma gorge se serre. Un regard, et je vois le portique d'arrivée. Pourtant l'idée d'arriver me semble abstraite. Est-ce possible, qu'il y ait une arrivée ? Une fin ? Qu'on puisse cesser d'avancer ? L'idée ne prend vie qu'à l'instant où je me serre dans les bras de Renaud, contre sa poitrine forte et chaude, là où le temps peut s'arrêter, là où toute douleur pour moi s'abolit...

Le lendemain. Les jours et les nuits ont repris leur rythme. On regarde sa montre, il y a l'heure de dormir, l'heure de manger. Il est l'heure d'aller accueillir les autres à l'arrivée, ceux qui sont encore là-dedans, là-haut, et qui en terminent. Emotion forte en voyant leurs visages, en les serrant dans nos bras. On avance dans cette journée comme dans du beurre, tant elle est facile, confortable, joyeuse. Se laisser vivre... On peut, maintenant...

Malatra. Depuis la forteresse de pierre, je laisse mon œil voyager sur les sommets d'en face. La montagne veille. Se peut-il qu'elle ait veillé sur moi ? Je me laisse pénétrer par sa force, en même temps que m'envahissent le vide et la plénitude. C'est fini. C'est ici que le voyage s'achève, dans le silence, juste avant de descendre retrouver les bruits du monde, la musique, la joie, la fête, l'amitié. Je le sens vibrer en moi, ce monde, au diapason des images qui m'envahissent, déjà des souvenirs. Je respire l'harmonie, le calme intérieur retrouvé. Je sais que je ne serai jamais la meilleure, la plus rapide, la plus forte. En cet instant, peu importe. Dans une autre existence, j'aurais pu naître et vivre

dans cette montagne, papa et maman auraient tenu un refuge, on aurait skié tout l'hiver, couru les sommets tout l'été, sans même s'en apercevoir, une cour de récré à taille de géant. Parmi toutes les vies imaginaires qui flottent autour de nous, celle-là me plaît particulièrement, je ne sais pourquoi. Au fond, c'est peut-être la plus grande connivence que j'aie avec la montagne, cet imaginaire. Et ce n'est pas négligeable. C'est sans doute ce qui m'a permis d'aller chercher tout au fond ce qu'il y avait à puiser. Autant de questions que de réponses, mais il faut croire que les questions dégagent leur propre énergie. Si je me sens apaisée, c'est que je l'ai brûlée par les deux bouts, sans compter, sans économiser. J'ai fait ce que j'ai pu. Ni plus ni moins. C'est juste assez. Pourtant je sais que s'il y avait encore des kms à parcourir, 20, 50, 100 et plus, des cols à franchir, je le ferais. Car la limite à atteindre n'est pas quelques unités, quelques dizaines plus loin. Elle n'est pas toujours plus loin sur le chemin mais toujours plus près au contraire, au plus près de soi, non pas dans l'infiniment grand mais dans l'infiniment petit, l'infinie subdivision de ce qu'il y a au plus profond de soi-même, sur chaque point de la ligne d'une vie. En ce moment je peux la toucher, et je me sens bien. Comme réconciliée. Je ferme les yeux et laisse la montagne sourire derrière mes paupières. J'ai gagné.

J'y ai peut-être laissé des forces, des bouts de cartilages, de rotules. Peut-être un jour faudra-t-il payer l'addition. Mais je n'aurai pas de regrets. Face à ceux qui disent que c'est stupide et absurde, un jeu dangereux et sans but, je leur dirai qu'ils ont certainement raison... leur seul tort étant d'avoir raison. Quant à moi j'ai aimé avoir tort, j'ai aimé la démesure, j'ai aimé voir le lever de soleil sur la montagne au bout de la nuit, au bout de toute fatigue.

Et j'entendrai résonner au loin leurs « brava, bravissima », j'emporterai leurs regards fiers, dans un coin de ma tête, pour les jours sombres. Car il faut de la force pour vivre, pour aimer, pour donner. De la force et de la fragilité. Cette semaine, j'ai grandi. Un peu.

« Bon voyage », ils nous disaient...

*Ces lignes ont été écrites dans ma tête sur les chemins. Elles m'ont aidée à mettre un pied devant l'autre, encore et encore. Je les dédie à tous les organisateurs de ce voyage fou, à tous ceux qui nous ont accueillis, soulagés, soignés, offerts ce qu'ils avaient à donner, à tous mes compagnons de route d'un instant ou de quelques heures, à tous ceux qui, à distance, ont suivi la progression, ont envoyé un message, ont eu une pensée. A tous ceux avec qui je cours. A tous ceux qui m'ont un jour appris la montagne, et à lui faire face. A maman, à Renaud. A tous ceux que j'aime et qui me font avancer dans la vie avec confiance. Ce sont des mots pour leur dire merci.*